

Vol. IX Issue 2
(January-June 2026)

ISSN : 2456-9690
RNI No : UPBIL/2017/73008

UGC Care Listed

Caraivéti

Démarche de sagesse

Peer Reviewed and Refereed Biannual International Journal



Department of French Studies
Banaras Hindu University
Varanasi
Website: www.caraiveti.com

Printed by:

Dr. Gitanjali Singh
Department of French Studies
Banaras Hindu University, Varanasi
Pin-221005

Published by:

Dr. Gitanjali Singh
Department of French Studies
Banaras Hindu University, Varanasi
Pin-221005

Printed at:

Kala Graphics

Published at:

Department of French Studies
Banaras Hindu University, Varanasi
Pin-221005

Editor in Chief:

Dr. Gitanjali Singh
Department of French Studies
Banaras Hindu University, Varanasi
Pin-221005
Email : gitanjalifr@bhu.ac.in

© Author

ISSN : 2456-9690

RNI No : UPBIL/2017/73008

Website: www.caraiveti.com

Email : caraivetifrnbnhu@gmail.com

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means without the prior written permission of the publishers.

Vol. IX Issue 2 January-June 2026

Entre appropriation et appréciation : hybridité culturelle dans *Pondichéry – Chandernagore : Journal d'un voyage* de Georges Luneau

Shusha Oliveira & Irene Silveira Almeida

Résumé

Réalisé dans le contexte des décennies qui suivent la rétrocession des anciens comptoirs français à l'Inde, *Pondichéry – Chandernagore : Journal d'un voyage* constitue un témoignage singulier sur les traces de la présence française dans des espaces marqués par l'histoire coloniale. Georges Luneau offre une immersion géographique et culturelle entre Pondichéry, au sud de l'Inde, et Chandernagore, en Inde de l'Est, en passant par Yanaon, Mahé et Karikal. Il voyage dans ces endroits et documente des conversations authentiques avec les habitants. Cet article propose une lecture postcoloniale de son film documentaire en s'intéressant aux dynamiques d'appropriation et d'appréciation. En mobilisant les travaux de Homi Bhabha (1994 : 36-38) sur l'hybridité culturelle et le troisième espace, ainsi que des réflexions sur les contacts interculturels dans des contextes coloniaux, nous examinons comment Luneau met en scène les vestiges matériels et immatériels de la présence française, les pratiques linguistiques et les interactions quotidiennes. Nous soutenons que le documentaire met en lumière la complexité des relations postcoloniales au sein des anciens comptoirs français en Inde.

Mots-clés : appropriation culturelle ; appréciation culturelle ; hybridité culturelle ; Inde française ; Georges Luneau.

Introduction

Alors que la colonisation semble appartenir au passé, ses effets perdurent jusqu'à aujourd'hui. D'une part le souvenir amer de la domination étrangère et exploitante. D'autre part, des effets durables en matière d'urbanisme, d'architecture, d'administration, de droits des citoyens, d'éducation et de valorisation de la culture. La présence coloniale française en Inde a favorisé les échanges culturels, entraînant, dans certaines instances, une homogénéisation ou une hétérogénéisation culturelle, et parfois la création d'une culture hybride. Les Français ont maintenu leur présence dans des lieux tels que Chandernagor, Pondichéry, Mahé, Yanaon et Karikal pendant environ trois cents ans. Des échanges se sont succédé, laissant des traces marquantes d'une confluence interculturelle. Ces échanges suscitent souvent des interrogations à l'égard de la culture dominée, notamment quant à sa mise à profit à des fins lucratives par ceux qui détiennent le pouvoir. Dans ce contexte, les divergences entre l'appropriation et l'appréciation culturelle figurent parmi les enjeux ayant fait l'objet de nombreux débats récents.

Richard A. Rogers décrit l'appropriation culturelle comme l'emprunt des symboles, artéfacts, genres, rituels ou technologies d'une culture par une autre culture ou un groupe. Il considère

le phénomène comme inévitable lorsque les cultures entrent en contact les unes avec les autres, et décrit la diversité des formes : échange, domination, exploitation ou transculturation (2006 : 474-475). Alors que l'appropriation culturelle est généralement perçue de manière plutôt négative, l'appréciation culturelle est perçue de manière plus positive. Le dictionnaire de Cambridge définit l'appropriation comme un acte d'emprunt ou de prise de quelque chose sans autorisation et à des fins personnelles (Cambridge University Press, 2025). Par conséquent, l'appropriation est principalement perçue comme un vol. À l'inverse, l'appréciation culturelle est considérée comme un emprunt, à la suite d'une interaction respectueuse avec une autre culture.

La ligne qui distingue l'appropriation culturelle de l'appréciation culturelle est souvent floue en raison des débats et des dynamiques de pouvoir. En 2023, Jean-Luc Bonniol, Ary Gordien et Jocelyn Streiff-Fénart invitent à examiner le même cas sous un angle nouveau, puisque ces termes ne sont pas dépourvus d'effets provenant de l'histoire coloniale et des rapports de force :

« Ce faisant, le défi consiste à ne pas reprendre à son compte les conceptions souvent essentialistes et racialisées qui sous-tendent nombre d'accusations d'appropriation culturelle, comme, par exemple, la définition de groupes minoritaires et majoritaires homogènes et nettement circonscrits (1) »

Alors, tracer une ligne nette entre l'appréciation et l'appropriation devient une tâche difficile. Nous illustrons en nous référant à l'entretien d'Amélie Hubert-Rouleau avec le président-directeur général de Bastien Industries, Jason Picard-Binet. Ce dernier déclare qu'il lui arrive d'hésiter à porter une paire de mocassins, car il risque d'être accusé d'appropriation culturelle. Il explique en même temps que cet acte reste, pour lui, tout simplement une façon de célébrer et de promouvoir la culture des autochtones (Rouleau, 2025). Ainsi, les échos de l'impérialisme et du colonialisme tendent à surgir dans les discussions sur l'appropriation. L'analyse d'un cas particulier est généralement menée du point de vue des groupes dominés plutôt que de celui du groupe dominant. Il existe une tendance à voir l'acte d'emprunt du point de vue de la culture subordonnée et à souvent ignorer les emprunts dans le sens inverse. Pourtant, la culture peut également être appropriée par le groupe subordonné.

Pour cette étude, nous prenons un cas où l'artiste fonde son œuvre sur un groupe subordonné, afin de comprendre s'il s'agit d'une appropriation purement profitable ou s'il comporte des traces d'appréciation. Georges Luneau, cinéaste, a réalisé un documentaire sur l'Inde postcoloniale, en 1983. Sa documentation avait commencé en 1969 avec des images authentiques recueillies lors de ses voyages au Népal, en Inde, en Italie, en France, aux États-Unis et au Moyen-Orient. Il a participé à plusieurs festivals de cinéma nationaux et internationaux comme le *Filmotsav de Calcutta* et le *Festival Étonnants Voyageurs à Saint-Malo*. Ses photographies ont été publiées dans des magazines tels qu'*Art Presse* et *Atlas*. Luneau a été membre de la *Commission Régionale du Cinéma des Pays de la Loire* de 1987 à 2002, de l'*Association des Amis du Cinéma du Réel* depuis 1981 et membre honoraire de la *Société civile des auteurs multimédia* (Luneau, 2015). Son œuvre demeure pourtant relativement méconnue, surtout en Inde.

Pour notre étude, nous retenons *Pondichéry-Chandernagore, journal d'un voyage* (Luneau, 1983). Ce film documentaire est basé sur les voyages et visites de Georges Luneau dans les anciennes colonies françaises de l'Inde postcoloniale – Chandernagore, Pondichéry,

Mahé, Yanaon et Karikal – et documente l’influence française dans les lieux où les Français avaient autrefois établi des comptoirs commerciaux, introduit un nouveau style architectural et encouragé l’usage de la langue française. Le réalisateur est personnellement impliqué dans des entretiens qu’il mène lui-même auprès d’habitants locaux. Ces derniers partagent leurs réflexions et fournissent un cadre pour examiner l’emprunt d’aspects culturels et les perspectives des groupes subordonnés, qui semblent, pour autant, privilégier les aspects positifs du processus.

L’étude met en lumière les perspectives de James O. Young dans son livre *Cultural Appropriation and the Arts* (2010) et fait appel aux théories de l’hybridité culturelle ou du troisième espace proposées par Homi K. Bhabha dans son ouvrage *The Location of Culture* (1994: 36-38), ainsi qu’aux concepts d’homogénéisation et d’hétérogénéisation culturelles examinés par Arjun Appadurai dans *Theory, Culture & Society* (1990: 295-310). Normalement, on ne pense pas au langage lorsque l’on parle d’appropriation culturelle. Cependant, comme tout autre élément emprunté, les mots, les expressions ou les styles linguistiques sont également employés par autrui lorsque différentes communautés se rencontrent. Dans l’article de 2007 intitulé *Bilingualism : A Social Approach* Christopher Stroud explique la relation entre langue et colonialisme dans son chapitre, *Le bilinguisme : colonialisme et postcolonialisme*. Il affirme que la langue, et en particulier le multilinguisme, joue un rôle clé dans la compréhension de la transformation postcoloniale, où l’on considère soit l’adoption et la réplique des méthodes d’un groupe dominant, soit sa résistance à celles-ci (2007: 25 – 49).

L’appropriation linguistique

Dans le documentaire de Luneau, on observe une appropriation de la langue française par les habitants des anciennes colonies françaises. Il devient évident, et les habitants le reconnaissent, que connaître la langue des colonisateurs facilite les affaires et, d’une certaine manière, est essentiel à la réussite sociale et économique. Cette situation contribue, à son tour, à un certain degré d’homogénéisation culturelle, où un groupe marginalisé abandonne sa propre langue au profit de celle du groupe dominant, entraînant ainsi une uniformité (Lucky, 2025 : 8). Dans certaines circonstances, cet usage, qui s’effectue à la suite d’une appropriation, peut paraître inauthentique et demeurer exposé aux critiques des locuteurs natifs. Pourtant, les interactions de Luneau suggèrent que l’appropriation de la langue dans le cas de l’Inde française était principalement issue d’une appréciation. Comme le déclare Boluju, un habitant local interrogé à Yanaon,

« Apprendre le français, ce n’est pas travailler contre l’Inde. C’est apprendre une autre langue, une autre culture »

Boluju parle des avantages liés à l’emploi de la langue française : de meilleures opportunités professionnelles ainsi que la possibilité de se déplacer au-delà des frontières. En effet, la connaissance de la langue offrait une voie vers la prospérité et facilitait l’installation en France pour les habitants des anciens comptoirs français, en quête de stabilité financière. L’appropriation, dans leur cas, était alors acceptée comme un chemin vers un meilleur avenir. La scène filmée dans une école pour filles à Karikal, le couvent Saint-Joseph de Cluny, vient renforcer les bienfaits de l’appropriation linguistique. Dans cette institution, initiée par le gouverneur de Pondichéry en 1844 et dirigée par des carmélites, une sœur religieuse venue de

France, qui avait participé à la fondation de l'école, parle de la langue française comme d'une nécessité de l'époque. Dans les années qui ont suivi l'indépendance, les familles optaient pour l'appropriation linguistique comme stratégie de mobilité. De nombreux habitants de l'ancien comptoir français craignaient de se retrouver marginalisés et souhaitaient rejoindre leurs proches et leurs amis en France. Les insuffisances de connaissances linguistiques entravaient leurs projets de migration. Ainsi, l'école, initialement fondée pour l'éducation des filles, a ouvert en secret un centre de formation destiné aux soldats retraités ou à d'autres personnes souhaitant apprendre le français.

Il faudra nuancer ces réflexions avec la scène d'un professeur indien de français dans une école à Chandernagor¹. Alors que la salle de classe semble refléter l'hybridité culturelle, avec des étudiantes portant des saris et le professeur en tenue occidentale, la langue unique de communication entre eux est le français, tandis que l'enseignant tente d'expliquer une leçon tirée du livre populaire de B. Mauger – *Cours de Langue et Civilisation Française* (1969). On pourrait appeler cela une forme d'hégémonisation culturelle, fondée sur la théorie popularisée par Antonio Gramsci au début du XX^e siècle, selon laquelle un groupe dominant utilise des institutions culturelles, comme les écoles, pour propager ses idéologies et sa culture, de manière à ce que les marginalisés finissent par les accepter par consentement (1971 : 10-11).

Toutefois, dans le documentaire, la plupart des personnes ayant vécu les années de décolonisation semblent sincèrement fières de la langue et appréciantes de la culture française. De plus, l'appropriation linguistique ne signifie guère une homogénéisation, car les individus qui adoptent des éléments d'une autre langue peuvent ne pas les utiliser de la même manière que les locuteurs natifs. En discutant de l'appropriation du langage chez Khaled Hosseini dans son chef-d'œuvre, *A Thousand Splendid Suns* (2007), Muhammad Safeer Awan et Muhammad Ali affirment que l'emploi d'une langue comme l'anglais présente un grand potentiel et confère un statut privilégié. Cependant, la langue maternelle est souvent préférée pour l'expression émotionnelle, car des tons de sincérité et de chaleur peuvent être mieux exprimés dans sa propre langue (481). Les auteurs ont en outre souligné que Hosseini semble avoir utilisé avec succès plusieurs mots locaux, tels que *gul*, *malika* et *didi*, dans des textes en anglais, ce qui a attiré l'attention des lecteurs du monde entier (485). Cependant, comme le montre le documentaire, ce qui pourrait irriter les locuteurs natifs, c'est le détournement de la langue par le groupe qui l'a appropriée.

À Chandernagore, Luneau interviewe un homme qui parle de Rabindranath Tagore et de Shri Mothilal Roy. Bien que cet homme, d'origine indienne, ne prononce pas des mots comme 'jardin' et 'magasins' de la même manière que les natifs, et dise en outre 'à 1910' plutôt que 'en 1910', le spectateur reconnaît que son effort pour parler en français constitue, en lui-même, un acte d'appréciation. Luneau attire l'attention sur la façon dont Boluju, un habitant de Yanam, converse en français. Son accent est fortement influencé par le télougou et il parle d'une manière chantante comme beaucoup d'autres Indiens qui figurent dans le documentaire. En partageant ses pensées, Boluju dit : « il y a beaucoup des industries also » au lieu de « aussi », alternant ainsi entre le français et l'anglais. Face à ces instances d'alternance codique, Luneau adopte une posture neutre et écoute avec patience. Le spectateur comprend alors que Luneau laisse aussi entrevoir une attitude d'appréciation, reconnaissant la valeur des connaissances partagées.

1. Shri Aurobindo Vidya Mandir.

Cependant, tous les locuteurs natifs ne partagent pas le même sentiment. La fin du documentaire révèle le mécontentement résultant de l'appropriation linguistique. Dans un lycée à Pondichéry, des étudiants français et indiens, assis ensemble, échangent leurs points de vue, créant un espace en quelque sorte hybride. Alors que les Indiens restent silencieux au début, les jeunes Français affirment que la plupart de ceux qui tentent de parler la langue ne parlent pas un « bon français ». Ils soulignent également les différences culturelles. Un étudiant semble déplorer le fait que la plupart des gens puissent se déclarer de nationalité française, mais continuent à vivre comme des Indiens. Il paraît que, du point de vue de l'étudiant, c'est précisément l'imperfection dans l'appropriation de la langue et de la culture qui pose problème.

Néanmoins, de nombreuses autres scènes du documentaire montrent l'entente cordiale entre les deux cultures et les deux langues – l'indienne et la française. L'une des portes de Chandernagore porte les noms du gouverneur et de l'administrateur, ainsi que celui de « Monsieur Rampal Singh » gravés dans la pierre. Kimberly Powell explique l'origine du nom 'Singh' en mentionnant son origine dans la langue sanskrite et sa popularité dans le nord de l'Inde (2020). Alors, une telle confluence de noms indiens avec des titres français était fréquemment observée sur les panneaux pendant les périodes coloniale et postcoloniale. Cette tendance ne se limite pas aux noms sur une plaque, aux panneaux routiers ou aux enseignes des magasins locaux, mais se reflète également dans certaines pratiques culturelles, comme le montre le documentaire de Luneau.

L'appropriation culturelle

À travers l'œuvre de Luneau, nous comprenons qu'il existe un sentiment de respect et de compréhension à l'égard des éléments culturels et des traditions d'autrui. Au tout début du documentaire, Luneau exprime son intention de partager avec ses compatriotes les connaissances qu'il a recueillies sur l'Inde. Pendant que la narration se poursuit, le spectateur est confronté à de magnifiques images du fleuve Ganga et des personnes qui s'y immergent et, en priant, tentent d'atteindre la pureté. Maia Hadaway écrit que cette pratique est profondément enracinée dans l'idée de « Shuddhi » (purification), essentielle à la croissance spirituelle et à la quête du moksha, ou de la libération (2025). Luneau lui-même est conscient et respectueux des coutumes et traditions indiennes. Lorsqu'il visite le manoir d'Ananda Ranga Pillai (médiateur et interprète pour la Compagnie française des Indes orientales), Luneau enlève ses chaussures avant d'entrer dans la résidence, conformément aux traditions des habitants de Pondichéry. Dans la culture indienne, on croit que cette pratique simple relève de l'hygiène et du respect d'un espace utilisé occasionnellement pour la prière ou les repas (Tariqul, 2025).

Les scènes dans les lieux de culte laissent entrevoir une appropriation culturelle. Une femme indienne en sari traditionnel casse une noix de coco sur les marches d'un autel tout en priant dans l'église de Yanam. Elle laisse ensuite l'eau s'écouler dans l'espace de culte et joint ses mains en prière profonde. Bien que le site ne soit pas identifié, il s'agit probablement de l'église catholique Sainte-Anne, construite par les dirigeants français en 1846. L'intérieur se compose principalement de meubles importés de France. La pratique consistant à casser une noix de coco au début d'une nouvelle entreprise ou en priant n'est pas typiquement française, mais puise ses origines dans des traditions indiennes. Servant d'offrande divine, la noix de coco est souvent associée au succès et aux auspices dans le pays.

Parfois, Luneau semble perturbé et intrigué par certaines pratiques adoptées par les Indiens. À la fin de son séjour à Yanam, il partage un repas avec une famille, après quoi tous lèvent leur verre en criant en chœur la célèbre expression française « *Vive la France !* » Ceux qui connaissent l'histoire de la France attribueraient certainement cette expression aux sentiments nationalistes français, et elle est encore souvent utilisée à la fin des discours des hommes politiques en France (Chevalier, 2025). Cela a probablement été adopté par inadvertance par un groupe qui la prend plutôt comme synonyme de la célébration d'une occasion heureuse que comme expression d'un sentiment politique.

Les pratiques culinaires se prêtent bien aux appropriations. Luneau emmène le spectateur à Das Bakery, au Bengale occidental, où l'on voit du pain qui ressemble aux baguettes et aux croissants français. Un boulanger local y cuit la pâte fraîche dans un four traditionnel, puis circule à vélo dans la ville pour vendre le pain. L'une des scènes frappantes du documentaire met en scène un petit magasin d'alcool. L'image publicitaire y affichée représente un homme français portant un béret et dégustant un verre de vin. Le gilet noir, la chemise blanche, le pantalon bleu et les chaussures à talons réaffirment son appartenance à l'Europe. L'appropriation culturelle entraîne souvent l'exagération et la représentation de stéréotypes, ce qui apparaît clairement dans cette illustration. La plupart du temps ces stéréotypes ne reflètent pas la réalité. Dans ce cas, l'illustration inclut également une bouteille de *Honey Bee*, marque indienne connue pour son brandy². À l'arrière-plan, on voit aussi une grappe de raisins noirs, l'ingrédient principal du vin, spécialité renommée de la France. Sous l'illustration figure une expression typographique en anglais : « *A little bit of France in every sip* ». En outre, la région de Cognac, en France, est devenue célèbre au XVIII^e siècle pour la production de brandy à partir de raisins (Saikia, 2025). Comme le souligne James O. Young dans son livre *Cultural Appropriation and the Arts*, « les œuvres produites par l'appropriation culturelle sont, d'une certaine manière, inauthentiques » (2010 : 27), et il en va de même pour cette illustration. Young insiste également sur le fait que ceux impliqués dans l'appropriation peuvent blesser les sentiments des autres en véhiculant certains stéréotypes (24). Bien que l'image comportant des références stéréotypées à la France soit une simple illustration employée à des fins publicitaires et visant le meilleur impact, elle constitue aussi un exemple de la manière dont la culture peut être appropriée et, parfois, mal interprétée. Toutefois, la scène révèle l'appréciation de la population locale à l'égard de certains aspects de la culture européenne auxquels elle était exposée.

Conclusion

Dans son article *Homi Bhabha's Concept of Hybridity* (2016), Nasrullah Mambrol décrit la théorie de l'hybridité culturelle et du troisième espace de Homi K. Bhabha, comme résultant de la colonisation et de la création de formes transculturelles dans un espace où s'établit le contact entre le colonisateur et le colonisé. S'inspirant des réflexions de Bhabha dans *The Location of Culture* (1994) sur l'imitation et l'ambivalence, il met en lumière la manière dont les deux groupes sont interdépendants, ainsi que la question de l'identité culturelle. Dans son article, *Defensive Decolonisation: the Pondichery Legacy*, William F.S. Miles déclare que si la construction d'un empire est une affaire hasardeuse, la déconstruction impériale – c'est-à-dire la décolonisation – ne peut être moins désordonnée (1992 : 142). À la suite d'une étude portant sur les ressortissants français de Pondichéry, Aindrila Chakraborty

2. Une boisson alcoolisée distillée à partir de vin ou de fruits fermentés.

affirme que la plupart d'entre eux sur ce territoire de l'Union sont d'origine tamoule. Cela résulte principalement du transfert de pouvoir de jure qui a eu lieu en 1962, lors duquel les ressortissants français colonisés pouvaient choisir de conserver leur nationalité, et ceux nés de parents titulaires de la nationalité française étaient considérés comme français jusqu'à l'âge de 18 ans, moment où ils pouvaient choisir (Chakraborty, 2022 : 547-548).

La colonisation laisse souvent les individus partagés entre l'adoption de leurs traditions d'origine et celle d'une culture imposée. D'après le documentaire de Luneau, on peut conclure que l'adoption de la culture du colonisateur n'est pas nécessairement le fruit d'un processus forcé. Plusieurs personnes s'approprient volontiers une culture étrangère, au point d'adopter une nouvelle identité. Comme le montre le film de Luneau, Boluju, un homme d'origine indienne, affirme être de nationalité française et se vante du fait que ses parents étaient également français. Cependant, Boluju n'a jamais mis le pied en France, ce qui demeure son grand souhait. Non seulement son passeport français, mais aussi sa tenue de style occidentale et la langue dans laquelle il choisit de s'exprimer sont autant de signes révélateurs de ses efforts pour s'approprier la langue et la culture françaises, même s'il échoue à le faire de manière authentique.

Lorsqu'on leur a demandé de partager leur point de vue sur l'identité, les étudiants français du documentaire ont évoqué le fait que de nombreuses personnes du territoire étaient désireuses d'épouser des Français afin de bénéficier des droits en tant que ressortissants ou citoyens français. Une étudiante française explique que ceux qui jouissaient du statut français dans la région vivaient pourtant comme des Indiens. Une autre étudiante indienne explique comment ses parents ont migré en France et s'y sont approprié la culture française, car cela représentait le seul moyen de sortir de leurs difficultés économiques. Bien qu'ils aient utilisé la culture à des fins personnelles et au bénéfice de leur communauté, c'était purement pour des raisons économiques, et, de leur point de vue, cette action ne nuisait à personne au sein de la communauté française. Le fait qu'ils n'aient pas complètement abandonné leur mode de vie indien s'expliquait par le fait qu'ils s'y sentaient davantage attachés.

Ainsi, la ligne qui distingue l'appropriation culturelle de l'appréciation culturelle demeure floue. Il est indéniable que l'appropriation culturelle peut parfois être difficile à distinguer de l'appréciation culturelle. Les contacts coloniaux et les échanges interculturels ont alimenté le processus d'emprunt et soulevé de nombreuses questions d'éthique. La décolonisation a laissé de nombreuses personnes tiraillées entre deux mondes, certaines devenant plus défensives à l'égard de leur culture, autrement dit, tendant à l'hétérogénéisation culturelle, d'autres se soumettant à la nouvelle culture (en chemin vers une homogénéisation culturelle). Le documentaire que nous avons étudié se penche du côté de l'homogénéisation culturelle, mais nuance ces tentatives d'appropriation de la culture et de la langue dominantes par des mouvements vers l'hybridité, typiques des zones de troisième espace. Si l'appropriation dans les anciens comptoirs français est parfois mal perçue par les Français en raison de l'inauthenticité issue des imperfections, ce manque révèle précisément une résistance inconsciente. D'une certaine manière, elle incarne une puissance créatrice par sa résistance à l'appropriation parfaite et complète, et par l'attachement persistant aux aspects de la culture d'origine.

Les scènes enregistrées par Luneau offrent un regard rare et percutant sur la présence française en Inde dans les années qui ont suivi l'indépendance. Pour la plupart, elles

révèlent des instances d'appropriation culturelle, certes, mais accompagnées d'une certaine appréciation de la culture de l'autre. Qu'il s'agisse de la langue française, acceptée par les habitants locaux pour des raisons économiques, ou d'aspects de la culture française adoptés dans la vie quotidienne, les emprunts semblent résulter d'une appréciation. Ce même esprit de respect mutuel se manifeste dans les interactions entre Luneau, d'autres Français et les habitants du lieu. Rares sont les instances d'attitudes négatives à l'égard de l'appropriation. Constatons donc la création, dans ces lieux, d'un espace hybride — un espace où, comme le souligne Luneau à la fin de son documentaire, « Il devrait y avoir quelque part sur la Terre un lieu dont aucune nation n'aurait le droit de dire, il est à moi ; un lieu de paix, de concorde, d'harmonie. » N'oublions pas non plus que Luneau reste cantonné au choix et au type de scènes qu'il nous livre. Sa présence constitue elle-même un frein à l'authenticité du témoignage. Les scènes entre locaux, sans intervention d'un Français venu de France, nous échappent totalement. Malgré les apports du documentaire, pour une compréhension affinée, les observations nécessiteront un examen à la lumière d'autres témoignages de ces espaces, portés par des voix différentes, issues de milieux tant locaux que français.

Notre étude montre que le documentaire de Luneau ne se réduit ni à une nostalgie coloniale ni à une célébration univoque de l'héritage français. Son regard témoigne d'une réelle curiosité ainsi que d'une valorisation des spécificités culturelles locales. Il devient clair pour le spectateur que les interactions entre les deux cultures dans ces espaces ont conduit à la création d'une culture hybride. Enfin, les représentations offertes par Luneau révèlent des espaces de négociation. Les pratiques culturelles observées, les usages de la langue française et les discours des habitants témoignent de formes d'hybridité qui dépassent les oppositions binaires entre colonisateur et colonisé. Ainsi, loin d'exclure l'appropriation, l'appréciation culturelle qui traverse le documentaire l'accompagne.

Références

1. Appadurai, Arjun. "Disjuncture and Difference in the Global Cultural Economy, Theory, Culture & Society", SAGE, London, Newbury Park and New Delhi, 7: (1990), 295-310.
2. Awan, Muhammad Safeer et Ali, Muhammad. "Strategies of Language Appropriation in Khaled Hosseini's A Thousand Splendid Suns", *Language in India*, 12: (2012), 481-485.
3. Bhabha, Homi K. "Location of Culture", (London & New York, Routledge, 1994), p. 36-38.
4. Bonniol, Jean-Luc et al., « Introduction. Posséder ou partager des cultures ? Discours et pratiques en contexte », *Appartenances & Altérités*, 4: (2023), 1.
5. Cambridge University Press, "Appropriation", (2025).
6. Chakraborty, Aindrila. "Citizenship, Belonging and the Sense of Ambiguity among French Tamils of India", *Transnational Press London*, 4: (2022), 547-556.
7. Chevalier, Camille. "What Does "Vive la France" Mean – Patriotism in French". *French today*, (2025).
8. Gramsci, Antonio et al. "Selections from the Prison Notebooks of Antonio Gramsci", (New York, International Publishers, 1971), p. 10-11.
9. Hadaway, Maia. "Why Bathing in the Ganges is More Than Just a Ritual", *The Significance of the Ganges, Mythology Worldwide*, (2025).

10. Hubert-Rouleau, Amélie. « Appropriation vs appréciation culturelle : comment faire la différence ? », Clin d'œil, Style de vie, (2025).
11. Lucky, Atkunda. "Globalisation and Cultural Homogenisation", IDOSR Journal of Arts and Humanities, 11: (2025), 7-12.
12. Luneau, Georges. « Pondichéry-Chandernagore, Journal d'un voyage », Georges Luneau, Site officiel (1983).
13. Mambrol, Nasrullah. "Bhabha's Concept of Hybridity", Literary Theory and Criticism, (2020).
14. Miles, William F.S. "Defective Decolonization: The Pondichéry Legacy", (Proceedings of the Meeting of the French Colonial Historical Society, 16, 1992), p.142–153.
15. Powell, Kimberly. "SINGH - Surname Meaning and Origin", ThoughtCo., (2020).
16. Rogers, Richard A. "From Cultural Exchange to Transculturation: A Review and Reconceptualization of Cultural Appropriation", In Communication Theory, 16: (2006), 474–503.
17. Saikia, Parishmita. "Brandy 101 — Origins, Health Perks and the Best Bottles in India", News18, (2025).
18. Stroud, Christopher. "Bilingualism: Colonialism and Postcolonialism. In: Heller, M. (Eds) Bilingualism: A Social Approach", (London: Palgrave Macmillan, 2007), p. 25-49.
19. Tariqul, "Do Indians Wear Shoes in the House? Indoor Etiquette and Cultural Practices Explained", Decent Foot, (2025).
20. Young, James O. "Cultural Appropriation and the Arts", (UK, Blackwell Publishing, 2010), p. 24-27.